

9^{ème} Café de Géographie de Mulhouse

L'AFRIQUE PEUT-ELLE ENTRER DANS LA MODERNITE ?

INTERVENTION DE M. JEAN-LUC PIERMAY

Université Louis Pasteur Strasbourg

JEUDI 2 OCTOBRE 2003-10-02

Qu'est-ce que la modernité ?

C'est une forme de culture qui s'oppose à la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures. Historiquement cette forme de culture a diffusé de l'Occident à partir du XVI^e siècle, mais de manière efficace à partir du XIX^e siècle. Mais la modernité est aussi une notion confuse, mouvante, qui connote une évolution historique, des changements de mentalité, qui combine inextricablement mythe et réalité.

L'Afrique sub-saharienne, absente de la modernité ?

Dans ce grand mouvement actuel, on a l'impression depuis l'Occident que l'Afrique est absente. L'"Afrique" dont il sera question est la partie sud-saharienne du continent, éloignée par la Sahara de ce grand couloir d'échanges de la Méditerranée. Les rares informations qui filtrent dans les médias, les discours que nous entendons nous montrent un continent en crise très profonde, en guerre ou plongé dans la désorganisation, miné par des conflits "ethniques", voire "tribaux", incapable de se positionner dans le concert des nations.

Incontestablement, pour ce continent, les indicateurs matériels sont mauvais. Dans les échanges mondiaux, sa part est infime : 2,5 % des échanges mondiaux au maximum. Quand on parle de l'Afrique, on évoque des constructions étatiques fragiles, des guerres, une administration déficiente, avec des conséquences graves sur la santé, le logement, l'éducation, et plus généralement sur tout ce qui a trait à la vie matérielle. L'Afrique sud-saharienne n'est pas entrée dans la phase d'investissement productif. En Afrique, quand on a de l'argent, on n'investit pas dans l'industrie, à peine dans l'artisanat mais essentiellement dans du foncier, de l'immobilier, dans le commerce ; il n'y a pas d'investissements cumulatifs, producteurs de richesses.

En contrepoint, la croissance urbaine est spectaculaire : au sud du Sahara, comme en Afrique du Nord, on enregistre aujourd'hui les taux annuels les plus élevés du monde : 5 %, ce qui correspond à un doublement de la population tous les 14 ans. Cette croissance correspond à un attrait considérable de la ville sur les milieux ruraux, mais de plus en plus à une croissance démographique propre d'autant plus forte que les citadins sont jeunes. Cette croissance urbaine est sans rapport avec l'augmentation de la production dans ces villes, sans rapport également avec les moyens de la gestion urbaine. On est loin de la forte croissance des villes d'Europe occidentale du XIX^e siècle, provoquée par la Révolution Industrielle. Dans tout ceci, peu d'éléments semblent favorables à la diffusion de la modernité. Pire encore, s'est développé dans les opinions le sentiment qu'en Afrique rien ne marche : cet état d'esprit est qualifié d'"**afro pessimisme**" ; **il est largement diffusé par les médias**. Mais faut-il en rester là ?

Retour sur la notion de modernité

Si cette mutation de la pensée que l'on appelle "modernité" a émergé pour la première fois en Europe occidentale, il ne faudrait pas faire l'erreur de ne voir en celle-ci qu'une seule forme ou une seule voie d'accès. L'on sait que la modernité ne se reproduit pas de manière uniforme dans l'espace ou dans le temps, qu'elle présente des caractères différents dans chaque société ; le Japon l'avait montré le premier. Même opposée à la tradition dans le discours, la modernité n'a jamais créé une rupture brutale avec celle-ci, elle ne se retrouve pas en opposition absolue avec la tradition. En Afrique comme ailleurs, elle se mêle à des pratiques antérieures, le neuf prend alors des apparences souvent baroques et étonnantes.

Entre nouveautés et permanences, incertitudes et doutes dans ces sociétés

Il faut être prudent. Actuellement, il n'existe pas de pays émergent en Afrique sud-saharienne. Même dans les pays qui ne vivent pas des événements dramatiques, les incertitudes qui pèsent sur l'avenir sont toujours nombreuses. Ainsi, la manière dont la transition politique d'après l'apartheid s'est effectuée en Afrique

australe a certes constitué une bonne surprise. On y a senti un réel désir de dépasser les blocages du passé, de construire une société nouvelle. Cela ne veut pourtant pas dire que la construction de la société post-apartheid se fasse de manière sereine. Les tensions restent extrêmement fortes, avec des niveaux de violences qui comptent parmi les plus élevés du monde. Une telle société, qui a du mal à trouver une voie entre les modèles issus du passé et la modernité rêvée, reste sur le fil du rasoir.

S'il faut être prudent dans l'identification de "success stories", peut-on voir en Afrique sud-saharienne des signes qui montrent que les choses changent sur le plan matériel, ainsi que sur celui des idées et des représentations ? On se gardera d'évoquer ici les multiples manifestations de la débrouille, qui correspondent surtout à une adaptation opportuniste au contexte du moment. Pourtant, au-delà de cette omniprésente débrouille, les signes montrant que les sociétés africaines se construisent et inventent du neuf sont innombrables.

Des exemples de modernité

Le lieu privilégié pour inventer de l'inédit, c'est la ville. C'est assez récent. Même si la ville n'est pas en Afrique un phénomène récent, les villes africaines sont nouvelles par la taille (toujours la très forte croissance urbaine), par le regroupement de gens venant d'horizons variés, par les mélanges qui s'y créent, par les problèmes très nouveaux auxquels les sociétés sont confrontées. Si la production économique reste limitée en ville, celle-ci est le lieu d'une extraordinaire production sociale. Ainsi, dans le centre du continent, dans l'ancien Zaïre (l'actuel Congo dit "démocratique") ou en Centrafrique (pays pourtant plongés dans une très grave crise), on constate dans les capitales, Kinshasa et Bangui, **une invention constante de la langue**. Alors que la langue officielle reste le français, une langue urbaine s'est développée ; devenue outil de communication, elle s'est progressivement diffusée à l'extérieur de la ville, voire à tout le pays. À Bangui, on a vu apparaître depuis la seconde guerre mondiale un idiome commun, le sango, à l'origine prévu pour les transactions commerciales, aujourd'hui enrichi par les mots de la vie quotidienne et les mots de la modernité. Le vecteur principal de transmission est la musique ; chaque chanson se doit de contenir un mot nouveau, que le succès de la chanson diffuse largement dans la société. Le deuxième vecteur est la radio avec des présentateurs flamboyants, qui créent régulièrement un mot nouveau rabâché à de multiples reprises dans la journée. L'importance de cette production de langue est grande. Le mot crée le lien entre la réalité et l'idée ; il est représentation d'une réalité, et les mots inventés s'intéressent bien de préférence à des réalités nouvelles dont on cherche à donner une représentation collective ; la démarche est bien celle de la modernité.

Dans un autre domaine, on voit émerger des **acteurs nouveaux**, qui sont les témoins d'organisations nouvelles ou de pratiques nouvelles. En sus des acteurs issus de la tradition (chefs coutumiers, de villages ou de quartiers) et de ceux qui sont issus de la colonisation (administration, fonctionnaires), qui d'ailleurs se recomposent fortement dans le contexte de réalités nouvelles, ces acteurs émergent d'une société aujourd'hui en ébullition. Dans le cadre d'une décentralisation qui se répand dans le continent, on constate l'émergence des municipalités, dont les structures sont souvent récupérées par les notables locaux, et dont les logiques innovent entre logiques sociales préexistantes et logiques de l'Etat ou des organisations internationales. Autre acteur : les O.N.G., les Organisations Non Gouvernementales, souvent d'origine étrangère, certes reflets d'une modernité importée, mais qui tisse des liens avec les acteurs locaux. Il faudrait aussi parler des groupes religieux, des femmes, des migrants

Très significatif est le développement récent des **associations** : comités de quartiers en milieu urbain, associations villageoises en milieu rural. L'idée est de prendre en charge les affaires locales, dans la mesure où les institutions officielles ont failli. Un groupe de citoyens, souvent jeunes, se réunissent et font le constat des carences de l'administration. Ils prennent alors les choses en main dans un domaine précis : petits travaux publics, collecte d'argent pour obtenir un raccordement d'eau ou d'électricité, régularisation du quartier sur le plan foncier. Ces comités ont évidemment leurs carences : tout le monde ne participe pas, les participations sont parfois motivées par des intérêts plus personnels que collectifs. Les responsables sont par ailleurs souvent salariés, représentant souvent la classe moyenne ; la majorité sont des fonctionnaires connaissant bien les réseaux sociaux et les administrations, ce qui facilite les démarches de l'association. Ces comités sont une force d'initiative, de mobilisation, de négociation et de stimulation des autres acteurs. Quand ils mobilisent la population locale et font des démarches, ils sont au départ peu appréciés des municipalités, mais sont parfois suivis par celles-ci, processus créateur d'une nouvelle dynamique au sein de la ville.

L'action de ces associations provoque un changement dans la matérialité du quartier ou du village. C'est une occasion de rencontre, en dehors des cercles familiaux ou lignagers. C'est une force de réflexion : on analyse ensemble les situations que l'on vit, la manière dont les choses fonctionnent ou ne fonctionnent pas,

les choix à faire pour améliorer la vie dans le quartier. La grave question du prélèvement des cotisations - pas plus qu'ailleurs, les citoyens ne sont très enclins à payer !- symbolise toute la difficulté de s'organiser. Pour résoudre le problème, les membres du comité sont obligés de réfléchir aux moyens les plus habiles : comment les gens fonctionnent-ils, comment sont-ils réceptifs, quels sont les meilleurs moments, les meilleurs rythmes, les meilleures personnes pour démarcher les différentes catégories de la population (hommes, femmes, propriétaires, locataires, riches, pauvres) ? L'imagination est en mouvement dans ces associations ; il y a là de l'"invention" de la société.

Voici un exemple localisé, celui des villes sénégalaises. Les mutations y sont spectaculaires et souvent originales par rapport au reste du continent. Les paysages urbains, notamment à Dakar, sont bouleversés, avec la destruction de maisons à simples rez-de-chaussée et leur remplacement par des immeubles de rapport à trois étages. La hauteur des immeubles est calibrée par les moyens techniques dont disposent les artisans locaux. Des éléments secondaires apparaissent : des loggias à colonnades, des carreaux le long des façades des immeubles les mieux construits. Cet exemple montre la diffusion d'éléments matériels nouveaux, le canal de la diffusion étant la migration internationale. L'immeuble à étages est un classique du réinvestissement par les migrants, dans de nombreux pays du monde ; mieux, on sent l'influence de l'Italie dans ces changements. Les Sénégalais vont en effet nombreux à l'étranger (France, Italie, Espagne, États-Unis, pays africains). L'argent gagné est au maximum réinvesti au pays, mieux dans une ville. Le domaine d'investissement préféré est le foncier et l'immobilier, car c'est ce qui rapporte le plus. Cette image de ville sénégalaise renouvelée doit beaucoup aux migrants internationaux, mais ils ne sont pas les seuls à avoir une influence décisive sur la ville.

Un deuxième acteur est constitué par les confréries musulmanes. Une confrérie est une école de pensée rassemblée autour d'un chef religieux doté d'un fort charisme. L'Islam sénégalais est fondamentalement confrérique, manière d'exprimer la solidarité et la convivialité. La plus célèbre de ces confréries, la confrérie mouride, encadre ses membres de manière particulièrement forte et efficace. Elle détient une extraordinaire capacité de construction et de structuration de la ville. Du coup, elle compte parmi les tous premiers acteurs du Sénégal. Un homme politique ne peut réussir qu'avec son appui. La ville sainte des Mourides, Touba, (cf. <http://www.osiris.sn/article131.html>) est leur capitale emblématique, avec un taux de croissance extraordinaire.

Mais les acteurs de la production de la ville sont encore bien plus nombreux. Des notables locaux prennent en charge leur ville, Même l'État sénégalais, longtemps en retrait, recommence à jouer un rôle, mais un rôle différent de celui que lui avait confié la colonisation. À travers la délégation de pouvoirs à des collectivités locales, à travers des actions symboliques qui donnent de lui une image plus moderne (ainsi, la construction de la "Porte du millénaire" sur la corniche de Dakar, à la limite du vieux centre colonial et face à l'Océan), à travers une série de grands projets dont l'ambition est de restructurer le pays (mais en aura-t-il les moyens financiers ?), l'État tente de reprendre rang dans cette invention de société, et donc de reprendre sa place.

Quels rapports entre ces exemples et la modernité ? L'analyse dépasse la seule question des formes de la ville. Une société s'adapte à ce cadre nouveau. Avec l'immeuble, ce n'est pas seulement le volume qui change, mais un rapport au monde, avec des manières autres de vivre et des aspirations nouvelles. La matérialité de l'espace transforme la société, les modes de vie s'adaptent. La nouvelle matérialité de la ville souligne aussi des inadaptations : l'espace de la rue (l'espace public) ne se transforme pas, l'Etat ou les collectivités locales ne suivant pas encore pour améliorer ce qui est de sa responsabilité. La même rue desservait autrefois les maisons basses et dessert aujourd'hui les immeubles à étages. Elle reste sableuse, étroite, sans trottoir ; elle est étroite, malaisée, inadaptée à une circulation automobile et piétonne qui a grossi. Mais ce sont aussi les représentations qui changent, représentations de l'espace matériel, mais aussi représentation de la société et de soi.

Les cheminements de la modernité

Quels sont les cheminements de cette modernité qui s'invente ? On pourrait identifier un certain nombre de canaux par lesquels cette modernité percole en Afrique, canaux dont la diversité souligne son caractère composite. Le premier est constitué par les contacts avec l'Occident. Si la colonisation a commencé cette transmission, sans toujours y parvenir, le mouvement est loin d'avoir été arrêté par les Indépendances. Les médias, les feuilletons américains, les coopérations diverses, etc. y participent de manière hétéroclite. Les acteurs extérieurs sont toujours présents : les grands acteurs mondiaux que sont le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale sont de loin les premiers acteurs. Mais les migrants internationaux, qui vivent en Occident, qui ont une certaine idée de la modernité, comptent certainement parmi les meilleurs passeurs.

Le deuxième vecteur est l'argent. Il suscite de nouvelles aspirations, mais agit également de manière complexe. Son rôle étant à la fois déstructurant et restructurant, il est en permanence réinterprété par les sociétés dans le cadre de stratégies sociales, qu'il contribue aussi à réinterpréter. Il peut aussi être détourné de sa fonction de modernité pour servir la tradition : les montants des prestations matrimoniales, de la "dot", ont augmenté de manière forte quand l'argent a pénétré dans la société. Il peut aussi être thésaurisé, ce qui bloque les évolutions.

Le troisième est sans doute l'Islam, puissant identifiant dans les régions où il est répandu. Si l'Islam suscite souvent en Occident des images très marquées par la tradition, il ne faut pas oublier ni le pouvoir civilisateur de cette religion ni la volonté de rupture, de changement, que l'Islam a souvent véhiculé dans l'histoire, souvent d'ailleurs par des revendications de retour à la tradition. Cela ne veut pas dire que l'Islam soit la seule religion de l'Afrique, mais elle a sans doute aujourd'hui trouvé mieux que d'autres une expression locale forte tout en étant profondément rattachée à une communauté mondiale. Complexité...

Modernité et crise

Comment concilier ces deux aspects apparemment antagoniques ? Il faut réinterroger la "crise". Quand une crise dure, c'est qu'il ne s'agit pas d'une crise, mais d'une mutation de fond. Dans ces situations difficiles, souvent dramatiques à vivre, il faut chercher à repérer ce qui est signifiant et porteur d'avenir. Mais la tâche est délicate, car les évolutions ne sont jamais linéaires.

Dans ces mutations, il y a une composante de changement des mentalités. L'Afrique est actuellement soumise à des transformations que peu de régions du monde connaissent, tout en pouvant affecter à la gestion de ces transformations des moyens extrêmement faibles. Modestement, on pourrait peut-être dire que les sociétés africaines apprennent à se voir autrement. Le paysan sénégalais a connu une ouverture considérable de ses horizons en quelques décennies ; lui qui regardait à peine la ville vit aujourd'hui à la tête d'une famille éclatée qui couvre la planète et à l'intérieur de laquelle les liens n'ont nullement été rompus. Paysans comme citoyens apprennent à jouer sur des opportunités multiples (entre la ville et le village, entre le pays et l'étranger, entre le permis et l'interdit, entre le champ et le commerce, etc.), apprennent à se mouvoir dans une société qui a profondément changé. Bien sûr, cela ne crée pas automatiquement du PIB. Mais il faut considérer ce qui se passe actuellement en Afrique sud-saharienne comme un apprentissage, dont les mécanismes sont extrêmement puissants. Un jour, viendra le temps de l'investissement productif, si les sociétés africaines parviennent à gérer leur place dans la mondialisation, place dont il faut bien dire qu'elle est actuellement la plus mauvaise et la plus dramatique.

L'Afrique peut-elle entrer dans la modernité ? Oui, parce qu'elle le souhaite ardemment. D'une certaine manière, elle y est déjà. Même si un tiers seulement des Africains sont des citoyens, les Africains se pensent citoyens et ont la ville dans la tête avant de l'avoir sous les pieds. Mais la modernité de l'Afrique ne sera pas notre modernité, et les moyens par lesquels elle y arrivera ne seront pas ceux qui ont été les nôtres. Il n'y aura d'ailleurs pas une seule modernité pour l'ensemble de l'Afrique ! Il faut donc nous attendre à être étonnés, déçus, car tout assemblage entre le neuf et l'ancien crée nécessairement de l'hybride et du baroque.

Questions

- *La modernité est évoquée en matière de croissance urbaine, pratique, mais la culture n'est-elle pas une forme de modernité ? Je pense au statut des minorités anglophones au Cameroun, au statut de la femme ?*

Avec la question de la ville, j'ai pris un exemple qui me paraît particulièrement significatif des évolutions actuelles. Je l'ai prise comme une facette de la société, et j'y ai cherché des signes qui donneraient à voir des tendances et des manifestations de cette modernité rêvée. De ceci, la ville est particulièrement significative, car ce qui s'y passe est souvent en avance par rapport aux évolutions sociales. Bien entendu, de nombreux autres exemples auraient pu être pris.

Je ne suis pas un spécialiste de la question de la femme et, n'étant pas sociologue, j'ai du mal à l'analyser. De plus, il y a des différences fortes d'une société à l'autre. Les femmes n'appartiennent pas à la famille de leur mari, les budgets des membres du couple sont séparés ; la femme bénéficie donc d'une certaine autonomie, mais comme elle ne vit pas "chez elle" (puisqu'elle va habiter au mariage dans le village de son mari), elle a moins de droits. Les choses changent en ville, qui constitue ici aussi un facteur de modernité.

Dans la période récente, dans un contexte de dégradation économique, l'emploi moderne a considérablement régressé, les hommes en ont plus pâti que les femmes (parce qu'ils étaient beaucoup plus souvent employés) ; la course aux activités informelles (dans laquelle les femmes savent souvent se débrouiller) change la donne.

Autre exemple : les modes sont un signe de diffusion de la modernité. La bouteille de Coca-Cola est devenue une boisson sacrée dans une ethnie du Kenya. À Brazzaville où le vin de palme était la boisson rituelle, le vin rouge l'a aujourd'hui remplacé, le vecteur de la modernité ayant été les anciens combattants de la France libre !

- *La ville est-elle l'alpha et l'oméga de la modernité ? Le paysan africain n'a plus le choix qu'entre les OGM, les FMI ou l'urbanisation. Les **organismes internationaux asphyxient** l'Afrique comme l'a montré la dernière conférence de l'O.M.C. Le Bénin et le Burkina Faso exportent du coton, mais le coton grec est moins cher car subventionné par l'Europe.*

Ce qui se passe en ville est souvent significatif de la modernité. Mais arrêtons d'opposer la ville et la campagne : un grand nombre de familles africaines jouent en effet sur les deux tableaux, d'autant plus que les familles sont grandes et qu'elles comprennent toutes des citadins et des ruraux (parfois aussi des migrants...), qui continuent d'entretenir des relations fortes entre elles malgré les distances.

Je crois que la ville n'est pas toute l'Afrique, mais elle est un pôle d'innovation, de nouveauté. Elle est un milieu nouveau, différent, auquel il faut s'adapter, trouver des solutions, innover. Les innovations ne sont pas absentes du milieu rural, mais la ville est souvent motrice. En voici un exemple. **L'Afrique est aujourd'hui moins dépendante du commerce mondial** qu'il y a 40 ans. On continue à exporter arachides, café, cacao, coton, huile de palme, mais les milieux ruraux ont changé car les villes en grandissant sont devenues des marchés de consommation essentiels. À côté des cultures d'exportation et parfois à leur place, se sont développées les cultures vivrières traditionnelles, ainsi que des produits nouveaux demandés par les citadins. La ville crée la campagne, crée le milieu rural. Je n'exclus pas la question des échanges inégaux, mais la réalité est plus complexe. Je voulais vous proposer d'observer dans un champ limité la modernité qui émerge de ces sociétés, qui créent aujourd'hui alors que pendant longtemps les choix ont été faits à leur place.

Le domaine de la santé n'a pas été évoqué ?

Dans ce domaine, comme dans les autres, il y a un côté extrêmement dramatique. Ainsi, l'épidémie de sida avec des taux de prévalence HIV phénoménaux : 25 % parfois dans certains pays d'Afrique australe, marqués du fait de la guerre par des mouvements de population qui ont facilité la diffusion du virus. Les réfugiés, les camps de réfugiés, les migrations d'urgence ont eu un rôle considérable. Le paludisme fait aussi des ravages. D'une manière générale, les taux de mortalité augmentent, l'espérance de vie chute (parfois de 10 ans). La médecine a vaincu certaines maladies, mais le problème principal de l'Afrique est celui de l'encadrement sanitaire. C'est un problème autrement complexe, qui ne pourra être résolu que par un travail de fourmi, de création de réseaux d'hôpitaux, de dispensaires, et d'approvisionnement régulier de ceux-ci. L'aspiration à la modernité n'empêche pas la diminution dramatique de l'encadrement sanitaire à l'échelle du continent. Les moyens sont ridiculement faibles, les transports profondément déficients. Au Zaïre, voici un quart de siècle, il n'y avait déjà plus de matelas ni de médicaments dans l'hôpital de la quatrième ville du pays. Il faudra recréer un encadrement adapté, et ce dans tous les domaines, mais en premier lieu dans le domaine politique. Distinguons modernité et progrès matériel. L'émergence d'acteurs nouveaux ou l'invention de la société sont extrêmement intéressants, mais ce ne sont que des signes d'un changement qui mettra du temps à s'affirmer.

- *N'y a-t-il pas en Afrique, une modernité inspirée de la tradition. Le président gambien, 85% de la population étant musulmane, menace de prison les jeunes filles venant voilées à l'école. Réaction de certains : il faut oublier les religions, les Africains vivaient en Afrique avant les religions.*

La modernité n'exclut jamais la tradition. Les deux forment des mélanges inextricables, des hybrides. Le souvenir de villes pré-coloniales, celui des anciens empires et de leurs organisations politiques jouent un rôle dans les réponses que les sociétés apportent aujourd'hui aux problèmes qu'elles rencontrent, de même que l'expérience coloniale, les formes de structuration sociale et les ouvertures permises par les grandes religions. De manière plus modeste, dans toute manifestation de la modernité, la tradition s'insère de manière intime, tout en étant elle-même transformée.

- *Qui dit modernité dit exclusion, qui seraient en Afrique les exclus de la modernité ?*

Encore un curieux mélange d'ancien et de moderne. Les exclus sont les pauvres, mais qui sont les pauvres ? : peut-être moins ceux qui manquent d'argent que ceux qui manquent d'insertion dans les réseaux, de relations sociales. C'est le "villageois", non pas celui qui habite le village mais le "plouc" qui ne sait pas se comporter en ville. Mais la tradition nous lègue aussi ses pauvres. Tous les dépendants d'autrefois ne sont pas les pauvres d'aujourd'hui, mais les statuts d'autrefois ont certainement beaucoup joué dans les recompositions sociales.

- *Si on se base sur les réseaux de relations, cela ne fait pas beaucoup d'exclus au total !*

Il y a réseau et réseau ; ces réseaux ont inégalement accès à la ressource et au pouvoir. Entre ces réseaux, il y a plus d'inégalités qu'on ne le pense. Le schéma inclusion - exclusion fonctionne mal dans des sociétés très marquées par les processus de redistribution, mais les processus de redistribution sont actuellement mis à l'épreuve par les difficultés des États (qui ont joué le rôle de pompes redistribuantes pendant des années) et par le développement de l'informel et de la débrouille qui brouille les cartes. Tout ceci fait une définition floue de l'exclusion.

- *Les réseaux sont-ils ethniques ?*

J'avais soigneusement évité d'en parler ! L'ethnie correspond à une ensemble de personnes qui se reconnaissent une identité commune, par exemple à travers la culture, par exemple à travers la langue. Une ethnie a une histoire, elle vit, elle meurt et l'on peut citer de nombreux cas où des personnes finissent par se reconnaître dans une ethnie autre que celle qu'ils revendiquaient auparavant. Cette vision dynamique de l'ethnie est essentielle, elle oblige à dépasser les schémas fixistes dans lesquels on a voulu enfermer les sociétés africaines. Un exemple de cette reconstruction ethnique fut au cours de ces dernières années celui du Congo Brazzaville. Même si la trentaine de groupes reconnus durant la colonisation (mais comment cette typologie a-t-elle été réalisée, et notamment avec quels présupposés politiques ?) existent toujours, les Congolais se reconnaissent aujourd'hui en deux grands groupes régionaux, la limite entre les deux passant au milieu de la capitale. Cette construction date de la fin de la colonisation et a pris depuis lors une ampleur considérable. Les "Sudistes" sont au sud-ouest, entre la mer et la capitale ; ils ont bénéficié de l'investissement colonial dans le "Congo utile" ; ils ont été fortement scolarisés, ont été fortement pénétrés par la modernité et ont obtenu les postes de l'administration à l'indépendance. Les "Nordistes", au-delà de la capitale, ont souffert d'un faible investissement colonial, À l'indépendance, le vecteur de promotion sociale des Nordistes a été l'Armée..., qui a fini par prendre le pouvoir. Plus tard, pendant les combats qui ont ensanglanté le pays dans la décennie 90, un troisième groupe a émergé, autour du président de la république de l'époque. Encore une "construction" : le nom même du groupe ("Nibolek", néologisme constitué par la première syllabe de chacune des trois régions concernées). Si l'on prend en compte ces processus de construction ethnique, on peut répondre "oui" à la question sur les réseaux ethniques, avec toutefois la remarque qu'il existe des réseaux d'une autre nature (familiaux, religieux, etc.) et que les réseaux de redistribution dont il a été question auparavant sont familiaux et non ethniques.

- *La modernité n'est-elle pas un concept occidental ?*

Historiquement, la modernité est occidentale, parce que c'est dans cette partie du monde qu'a été expérimentée pour la première fois cette rupture décisive. La modernité se fait dans l'ouverture au monde, et ce monde est aujourd'hui fortement marqué par l'Occident. Dans la construction de la modernité, l'idéologie et le discours jouent un rôle, mais la modernité ne peut pas s'y réduire. Il ne suffit pas qu'un acteur influent affirme quelque chose pour qu'elle existe ; il faut que le groupe se l'approprie. La modernité est souvent prônée par les chefs d'Etat, qui ont une vision de l'avenir. Il existe une rhétorique de la modernité chez les chefs d'Etat, de même que dans les grandes organisations internationales ; ces deux discours se répondent parfois, car ces deux acteurs ont besoin l'un de l'autre, l'un pour des raisons de financements, l'autre d'efficacité.

- *Qu'elle est la place du micro crédit dans les sociétés africaines ?*

Il s'agit de petites sommes que l'on emprunte pour réaliser de petits investissements. La forme "traditionnelle" (mais mise en œuvre dans le cadre d'activités économiques), ce sont les "tontines", très répandues. Des expériences plus modernes ont été tentées : pour avancer la construction de sa maison par exemple, on obtient par petits morceaux des sommes d'argent ; une fois ces sommes remboursées, on peut emprunter de nouveau, etc. L'invention est intéressante ; sa logique est économique, mais s'enracine dans les relations sociales. La garantie consiste souvent dans la connaissance de la personne ; plus qu'un papier ou une garantie salariale, la condition de l'aide réside dans les relations sociales, l'existence de témoins.